

Zeitschrift: Das Werk : Architektur und Kunst = L'oeuvre : architecture et art
Band: 57 (1970)
Heft: 6: Industriebauten

Artikel: Genève néo-classique III : Les conclusions d'une table ronde
Autor: Beerli, André
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-82221>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

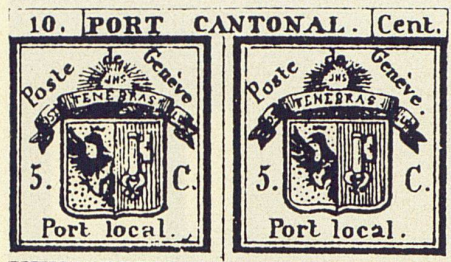
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 06.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Genève néo-classique III

Les conclusions d'une table ronde

par André Beerli

Afin de situer le problème de la défense et de la mise en valeur des ensembles néo-classiques (*werk*, N°s 2 et 3/1970) dans la perspective générale du développement de Genève, une discussion s'imposait entre représentants de divers milieux intéressés. Etaient présents à cette «table ronde», outre M. Lucius Burckhardt, sociologue, rédacteur de la revue *werk*, et André Beerli, historien, professeur EAUG et EPFL, auteur des articles précédents: MM. Georges Bréra, Ping-An Chu, architectes; M. Jean-Pierre Dom, architecte, membre de la Commission des Sites; M. Edmond Gantier, membre de la Commission des Sites et président de la section genevoise de la Ligue du Patrimoine (Heimatschutz); M. Jean Naef, régisseur (Chambre immobilière de Genève); M. P. Montant, Vice-directeur de la Société de Banque Suisse, siège de Genève.

Beerli: Le point de départ et la raison d'être de cette réunion est l'état de conflit que l'on constate entre la ville ancienne et la ville nouvelle.

Nous avons à Genève:

1° un noyau médiéval protégé, à l'intérieur d'un périmètre, dont la sauvegarde est en principe assuré et surveillée par la Commission des Sites;
2° une zone historique non protégée, dont la sauvegarde n'est possible que par la vigilance et l'intervention d'une population consciente des valeurs irremplaçables que représentent ces ensembles d'architecture.

Dans cette zone, il faut distinguer la phase néo-classique, les quartiers bâtis entre 1760 et 1860 environ et qui entourent la ville médiévale d'une double ceinture, celle de la fin de l'Ancien régime et de la Restauration, et celle qui s'étend sur les anciennes fortifications démolies au milieu du XIX^e siècle.

Les démolitions se multiplient dans ce secteur, apparemment sans réaction de la part des pouvoirs publics, des milieux intellectuels et de la population.

Il s'agit pourtant d'ensembles qui caractérisent la meilleure tradition de Genève et qui assurent de manière décisive le contact de la ville avec son lac et son fleuve.

Je pose la question: ce processus de destruction est-il irréversible? — s'il ne l'est pas, que faire, à court terme, à long terme?

Burckhardt: En général, les quartiers médiévaux sont aujourd'hui plus faciles à conserver que la ville du XIX^e siècle. C'est ainsi qu'à Bâle, tout ce qui avait été bâti sur les fortifications au siècle dernier a déjà disparu. C'étaient essentiellement des hôtels particuliers difficiles à transformer, à chauffer. — La situation à Genève est plus favorable, puisque les blocs néo-classiques avaient été déjà bâtis en leur temps comme immeubles locatifs, à base spéculative. Il est relativement aisé

de les réadapter ou de les transformer en bureaux, et de sauver ainsi non des édifices isolés, mais par exemple les ensembles des quais et de la rade.

Beerli: Il faut ajouter que depuis des conférences internationales comme celles de Saint-Jacques-de-Compostelle en 1961 (Fédération internationale pour l'habitation, l'urbanisme et l'aménagement du territoire), et grâce aux efforts du Conseil de l'Europe, la notion de «préservation» de monuments fait place à celle de mise en valeur d'espaces architecturaux de caractère historique, et à la notion «d'architecture mineure», tissu de la ville ancienne sans ambition monumentale.

Le caractère de la Genève néo-classique tient à des séries d'édifices modestes, qui constituent des ensembles dignes des meilleures réalisations européennes et américaines de l'époque.

Dom: C'est la vétusté de ces bâtiments qui empêche leur revalorisation. Je vois deux options: 1° continuer de laisser grignoter ces blocs, un à un jusqu'à leur disparition dans une cité dont la structure sera modifiée;

2° revaloriser le tout à l'échelle de la rade, des ponts et du Rhône, sans se contenter des façades des quais, mais en poussant des ramifications dans chacun des quartiers touchés.

Je note que dans la rue du Mont-Blanc, qui aurait pu devenir une Bahnhofstrasse, aucun immeuble n'a été rénové: stagnation. L'avenir de la ville est aux piétons. A quoi bon amener par un parking géant sous le lac des milliers de voitures en plein centre? — Pourquoi continuer à bâtir des

blocs traditionnels au lieu de libérer le sol — puisque la technique le permet — et régénérer le centre par une intense circulation de piétons?

Naef: Le problème est en effet essentiellement économique. Mais je suis en désaccord avec M. Dom quant à une reconstruction «dynamique» du centre. — Les locaux du centre historique, adaptables aussi bien à l'habitat moderne qu'au commerce ou aux bureaux, n'ont plus été entretenus depuis 25 ans par suite de la loi sur le contrôle des loyers.

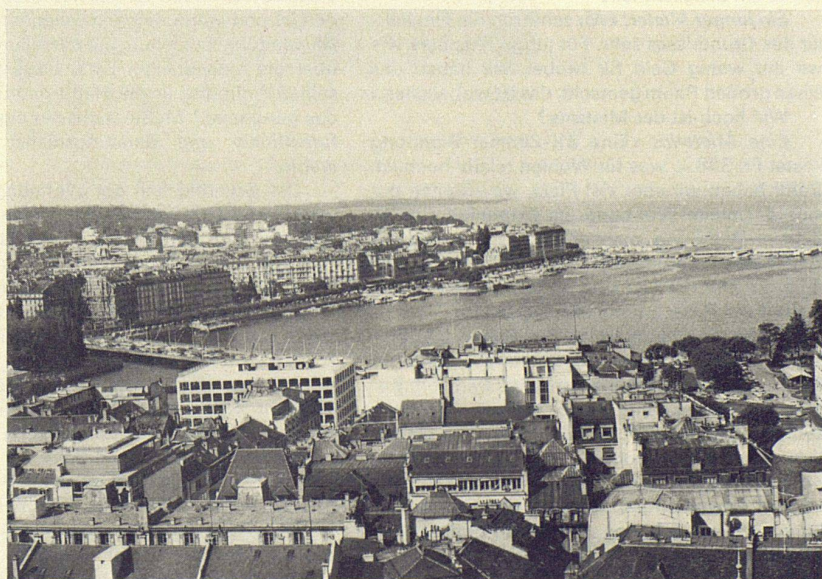
Les loyers ne permettaient pas l'entretien normal de l'immeuble, et ne couvraient plus les frais d'hypothèques. On a vu démolir des édifices même en bon état pour les reconstruire et les louer sous le régime du loyer libre.

D'autre part, l'on s'est mis, à l'exemple des Etats-Unis ou des villes bombardées d'Allemagne, à construire des blocs spécifiquement commerciaux. Tandis que dans des villes anciennes comme Paris, les bureaux sont installés dans des maisons anciennes, parfaitement adaptables (sauf de très grosses entreprises, groupées au Rond Point de la Défense).

Enfin, il faut examiner de très près les forces centrifuges indiscutables: la poussée vers le centre a ses limites, déjà, le commerce est attiré vers la périphérie. Le rendement du centre se trouvera peut-être un jour remis en question.

De plus, la topographie urbaine du centre de Genève le rendra toujours inaccessible à une forte circulation.

Lorsqu'une législation ou le respect d'un quartier ancien imposent une contrainte — sous



forme d'une rentabilité moins lucrative — les usagers s'en contentent, ainsi à la Corratierie. Mais aucune mesure fiscale ne soulage le propriétaire d'un édifice de caractère culturel — un système de compensation serait à envisager, ou de subvention.

Bréra: Nous devons acquérir une vision prospective de la transformation de la société et nous préparer à la ville de 800 000 habitants, qui devra rester radioconcentrique pour être la cité des échanges et du contact, ou cœur du patrimoine historique — celui-ci est à sauvegarder «pour autant qu'il ne maintienne pas la population dans des conditions de vie malsaines» (Charte d'Athènes). Il s'agira de restructurer un quartier (comme celui des Grottes) à l'échelle de la ville future, le revitaliser.

Naef: Cette notion du «cœur» se trouve contrecarrée par la notion «alvéolaire» qui est un état de fait. Peut-être la fonction du centre sera-t-elle plus intellectuelle que commerciale? — Les voies-exprès empêchent le groupement du centre que vous souhaitez.

Dom: Le déplacement des échanges vers la périphérie appauvrit le centre — cf. les centres pourris de villes américaines. Nous avons aussi nos quartiers pourris. Jonction, Pâquis, Eaux-Vives.

Aucun quai de Genève n'est «classé». Nous sommes donc libres de démolir, de rebâtir «en respectant l'échelle et l'esprit». L'essentiel en urbanisme étant de garantir la continuité. Cette continuité a été mise en lumière par Edmond Bacon lors de la restructuration de Philadelphie.

Beerli: Il y a longtemps que les experts de toute nationalité se sont mis d'accord pour proscrire les reconstructions comme celles que vous proposez (exemple: Congrès international des architectes et techniciens des monuments historiques, à Venise en 1964). Nous devons éviter d'imposer à un architecte d'impossibles compromis entre volontés divergentes des milieux culturels, pouvoirs publics, promoteurs.

Et qu'est-ce qu'un quartier «pourri»? Jane Jacobs a noté que dans les quartiers de Boston considérés comme pourris par les urbanistes, la vie était intense, tandis que dans les beaux quartiers résidentiels modernes régnaient l'angoisse, les agressions, les viols.

Or, M. Naef a remarqué que les quartiers néo-classiques se prêtaient à un usage polyvalent: cette polyvalence semble être la condition même de la vie urbaine.

Les espaces néo-classiques de Genève, car il faut parler d'espaces au sens de Doxiadis (c'est autre chose qu'un «vide» entre deux bâtiments!), la place du Lac par exemple, formaient admirablement la transition entre les espaces d'eau et la vieille ville.

Chu: Il s'agit d'un problème mondial. Le «conservatisme» crée pour la ville un danger d'étouffement. On conserve un décor et on fait de la ville un musée.

Une ville est au contraire le reflet d'une vie qui change, le cadre de la vie se développe en même temps que la pensée évolue.

Il faut tenter de définir le caractère d'une ville, son site naturel, sa vocation, et évaluer son développement.

Dans ces conditions, le gabarit imposé des rues, la hauteur des corniches (à 21 m) ne pourront être maintenus. Il y a un changement d'échelle avec l'évolution de la ville.

Si nous réutilisons le centre existant dans

l'échelle actuelle, il se produira le phénomène suivant: conversion de l'artisanat et de l'habitat en bureaux (à cause de la plus-value du sol, qui ne permet plus des loyers moyens), ségrégation du quartier, qui devient mort en dehors des heures de travail, et congestionné à quelques heures de pointe. C'est la «mort des centres» bien connue.

L'habitat exige aujourd'hui des espaces verts, un dégagement irréalisable dans les gabarits actuels. En augmentant les gabarits, nous réintroduisons l'habitat dans les centres et obtenons la densité voulue.

Les parkings doivent être liés avec les circulations de piétons et aménagés en même temps qu'eux. Il ne faut pas rejeter la voiture hors du centre, elle reste un instrument utile dont nous ne devons pas nous passer.

Beerli: Nous pouvons résumer la position de M. Chu par l'alternative suivante: ou bien garder le cadre et perdre la vie de la ville — ou bien sauver la vie de la ville en sacrifiant le cadre.

Bréra: Dans une idée de continuité, nous ne pouvons pas supprimer l'habitat au centre.

Pourtant, les exigences ont changé. Les gens veulent de l'espace, de la verdure, du soleil. Ils se portent donc vers l'extérieur. — Mais on constate aussi, chez les jeunes, et chez des gens âgés, la tendance au retour vers le centre.

Dans le centre se trouvent tous les commerces, spécialisés, luxueux, ou de première nécessité. Dans les alvéoles, les gens trouvent les produits de première nécessité.

Beerli: Ne perdons pas de vue, dans tous ces projets de restructuration du centre et d'alvéoles extérieures, un danger très grave, celui de la perte de l'identité. Nous allons vers l'anonymat du logement, du quartier, de la ville.

Chu: Le problème des grands ensembles est précisément un problème de l'identité. Dans un village, fait d'une succession d'accidents, l'homme identifie sa demeure.

En ce qui concerne la ville, j'estime que contrairement à une ville de plaine comme Los Angeles, Genève reste facile à identifier par sa topographie (Jura, Salève, colline de la vieille ville).

Naef: La configuration géographique ne suffit pas: il faut étudier soigneusement la topographie spécifique de Genève, la dimension des rues, leur tracé, la petitesse des parcelles. Voilà les données fondamentales.



2
Quartier du Jardin anglais. Un parc, une grande artère de circulation rapide, une succession de blocs encore homogènes, bien que postérieurs à 1850

En réponse à M. Chu, je remarque que l'évolution de l'esprit est infiniment plus rapide que l'évolution matérielle. La ville n'a pas le temps de suivre le mouvement des idées.

Chronologiquement, le développement démographique se fera en périphérie. Au centre, le développement sera lent. On a parlé des Grottes. On en parle depuis 1925 et la restructuration n'a pas encore démarré — nous renouvellerons un quartier par demi-siècle.

Il faut signaler un danger: plus on favorise la restructuration, plus on renchérit le prix du terrain; l'on précipite d'autant l'évolution vers une affectation exclusivement commerciale et le retrait correspondant de l'habitat.

Chu: En rénovant les vieux quartiers tel qu'il se pratique actuellement (exemple, Bourg de Four) on augmente les loyers et on change le caractère de la population (studios luxueux).

Naef: La catégorie change en effet, mais l'on maintient l'habitat au centre: c'est ce que nous voulons, après tout.

Bréra: Dans les villes allemandes, la revitalisation du centre par des circulations de piétons a été réalisée.

A propos des parcelles: les opérations sur petites parcelles isolées ne sont plus rentables. On ne s'intéresse qu'aux grandes.

Dom: Anticipons. Dans 400 ans, conserverons-nous le Seagram Building «parce qu'il représente une certaine époque» et reflète une civilisation qui sera dépassée?

Beerli: M. Dom nous ramène à la notion de «monument» que nous avons abandonnée. Il oublie la notion de la vie d'un édifice dans le temps. C'est l'usage du Seagram à travers ces quatre siècles qui décidera de l'opportunité de sa conservation. Mais nous parlions des ensembles.

Dom: Tout Wall Street est une «ensemble caractéristique du capitalisme du XX^e siècle» et qu'il faudra conserver!

Ganter: Nous oublions l'évolution des esprits. Nous ignorons ce qui aura encore de la valeur pour nos descendants. Dès maintenant, nous constatons qu'une foule de gens recherchent un «supplément d'âme», pour compenser ce qui leur manque dans la monotonie des grands ensembles. D'où l'engouement pour les anciennes constructions et les objets du passé ainsi que le goût pour le «faux-vieux» pittoresque.

A propos des ensembles néo-classiques, nous défendons une architecture de qualité. Les «quartiers pourris» dont parlait M. Dom ont été bâtis après 1860, sous la poussée du développement industriel: comme aujourd'hui, il fallait loger rapidement, n'importe comment, un grand nombre d'habitants. Ce sont les premières cages à lapins.

On parle de restructurer et d'«animer» le centre, mais en attendant, l'on expulse de ce centre des habitants qui ne demandaient nullement à vivre hors de ville, car ils payaient un loyer modique. Ce n'est donc pas par «amour des vieilles pierres», mais par un souci humain de faire vivre le centre de la ville au lieu de le vider qu'il faut sauvegarder son cadre architectural. L'un de ces quartiers, les Tranchées, mérite tout particulièrement d'être sauvé en raison de son échelle harmonieuse.

Bréra: Nous ne savons pas quels seront les besoins futurs des masses en rapport avec de nouveaux moyens techniques. Il se peut par exemple que la circulation des piétons soit accélérée par tapis roulants — la structure s'en trouvera bouleversée. D'accord avec les Tranchées, à condition

d'une habitabilité maximum. D'accord avec les ensembles anciens, mais intégrés à la vraie vie de la cité, et non cadre artificiel.

Chu: Il faut faire l'inventaire des possibilités avant de se rallier au «conservatisme». D'ailleurs l'initiative appartient au financier, et le pouvoir de décision échappe à l'architecte. Le prix du terrain ajouté au facteur de vétusté entraîne la démolition. Malgré une campagne mondiale, Tokyo a démolit l'Hôtel impérial de F.L. Wright – l'on doit céder à la force de la société! Et se demander si la communauté peut s'offrir le luxe de conserver des ensembles anciens.

Berli: Est-ce réellement une «force de la société» à laquelle on cède, ou le jeu des intérêts économiques? Ne faut-il pas envisager alors une solution qui consiste à sortir du circuit économique et de la pression spéculative certaines zones pour les rendre à des conditions normales de vie urbaine?

Ganter: Ici apparaît la carence des pouvoirs publics. Loin d'aider les propriétaires de bâtiments anciens, l'Etat les impose tout en leur interdisant un rendement normal. La collectivité se doit d'offrir une compensation aux propriétaires de biens dont le rendement est grevé par une obligation de la conservation et qui constituent donc un service public.

Berli: Nous avons l'exemple intéressant du National Trust en Grande-Bretagne.

Naef: De plus en plus, les forces de développement économique sont freinées, sinon équilibrées, par les forces collectives par l'opinion publique de plus en plus sensible aux valeurs culturelles.

Dom: Cet intérêt culturel se manifeste en Italie dans l'œuvre de quelques architectes spécialisés dans la transformation et revitalisation d'édifices anciens dont on sauvegarde le caractère: Albini et Scarpa par exemple.

Ganter: On est frappé de l'attachement aux valeurs historiques qui s'exprime dans les pays de l'Est. Prague en est un exemple parfait.

Montant: La banque est là pour contribuer au développement de la ville. Elle estime cependant que le gigantisme n'est pas dans la tradition de Genève, que des éléments tels que la rade et les parcs constituent un capital touristique, au même titre que la vieille ville. C'est ce que les visiteurs recherchent. L'architecture néo-classique est de qualité, par ses proportions, et son unité.

Un quartier à conserver représente pour la collectivité une hypothèque, compensée par les possibilités de développement touristique.

On remarque à ce propos que le manque de restaurants se fait sentir au centre. Le restaurateur ne peut supporter une hausse excessive de loyer.

Bréra: Je rappelle que le plan d'extension de Genève n'est pas voué aux seules circulations, mais comporte un «plan d'épannelage» et exprime la double volonté:

- 1° de respecter le cadre de la cité ancienne;
- 2° de se libérer de toute limite dans le développement en périphérie.

Berli: L'argument touristique cité par M. Montant est aujourd'hui pris en considération jusque dans la politique de l'Unesco en matière de protection et de conservation. La tendance est à encourager parallèlement l'équipement touristiques et la restauration des monuments, l'un assurant à la longue l'amortissement de l'autre.

En matière financière, on ne peut s'empêcher d'insister sur la mobilité du capital. N'importe quel personnage fortuné habitant un autre conti-

nent peut acquérir à des fins spéculatives une portion d'une ville historique et intervenir ainsi dans le tissu urbain sans cette part de responsabilité et d'esprit civique que l'on suppose chez un Genevois, ou du moins un Européen. Dans ce sens, nous pouvons bien dire que la ville est à vendre.

Montant: Mais en maintenant les gabarits, l'on découragera peut-être le spéculateur. Il sera moins tenté d'intervenir dans le centre historique. La Société de Banque Suisse est favorable à un développement harmonieux de la ville. Son rôle, cependant, n'est le plus souvent que celui d'un intermédiaire et il ne lui est pas possible d'inculquer à ses clients le bon goût et le respect du passé. Néanmoins, lorsqu'il s'agit de ses propres constructions – voir le restaurant de son personnel au Grand Hôtel – elle démontre bien son souci de conserver son caractère à notre cité.

Dom: A propos de développement harmonieux: les grandes banques sont des puissances financières qui devraient collaborer étroitement avec les milieux spécialisés dans l'aménagement du territoire, les sociologues, etc.

Montant: Les grandes banques confédérées de la place donnent pourtant l'exemple d'une collaboration étroite avec les divers milieux intéressés comme avec les pouvoirs publics. Elles délèguent des représentants dans plusieurs associations, chambres, etc. En fait, la banque intervient peu dans le centre, davantage dans la périphérie (construction de HLM), et par la création de l'épargne-logement.

Dom: Il faudrait que dans l'épargne-logement, on offre des appartements à des prix raisonnables et dans un site convenable. A Rio de Janeiro, par exemple, les logements populaires jouissent d'un site admirable, considéré comme bien commun.

Burckhardt: Revenons au sujet. Ce n'est pas un luxe d'intervenir dans le développement urbain pour garder une partie de la ville du XIX^e siècle. C'est même une nécessité, du point de vue économique, pour la raison suivante.

Laisse sans limitations à lui-même, le capitalisme a tendance à détruire les fondements urbains de sa propre existence. Les entreprises commerciales les plus fortes s'installent dans le noyau central, où la rentabilité au mètre carré est la plus haute, le terrain le plus cher. Elles chassent les autres activités vers la périphérie, et produisent ainsi une ségrégation.

Or, ce que le public demande d'un centre urbain, c'est tout l'éventail des services et des produits, banque, spectacles, boutiques de luxe, commerce courant, etc. A la longue, le centre de la ville est incapable de maintenir ce «bouquet» de possibilités et perd ainsi sa vocation.

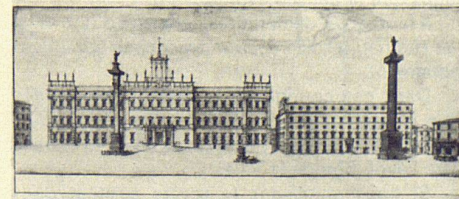
Le maintien de la ville du XIX^e siècle permet d'entraver ce processus destructeur. Mais c'est toute l'utilisation du sol de la ville qui est à revoir.

Rom ist Babel

Ludovico Quaroni: Immagine di Roma
Editore Laterza, Bari 1969

Wenn Ludovico Quaroni ein Buch über Rom und seine städtebauliche Entwicklung von der Antike bis zum heutigen Tag schreibt, so wird man weder eine vollständige, gar mit neuen Forschungsergebnissen angereicherte Darstellung noch eine – etwa nach dem Muster des äußerst verdienstvollen Werkes von Jean Delumeau «Vie économique et sociale de Rome de la seconde moitié du XV^e siècle» (Paris 1957/59) – auf breitangelegten statistischen Erhebungen beruhende, umfassende Kulturgeschichte erwarten, wie sehr auch ein solches Monumentalwerk erwünscht sein mag; man denkt viel eher an die persönliche Beurteilung der Stadt und ihrer Entwicklung durch einen seiner heute prominentesten Architekten, eben an ein «Immagine di Roma». Ludovico Quaroni ist, 1911 in Rom geboren, einer der tonangebenden und einflussreichsten Architekten Italiens der letzten 30 Jahre und hat sich gerade auf dem Gebiete des Städtebaus – so im Bemühen um den Piano Regolatore Roms, aber auch als Mitarbeiter der APAO (Associazione per l'Architettura Organica) und des INU (Istituto Nazionale di Urbanistica), mit dem Piano Regolatore für Aprilia (schon 1936), für Ivrea und Ravenna, schließlich in der Teilnahme an der Projektierung des Quartiers der Barene di S. Giuliano in Mestre bei Venedig – verdient gemacht und auch theoretisch geäußert. Eine kleine Sammlung seiner Schriften ist jüngst unter dem Titel «La Torre di Babele» (Marsilio Editori, Padova 1967) erschienen.

Nach einschlägigen Kapiteln über «Roma nel deserto del Lazio» und «Uomini e Architettura», einer Psychologie der römischen Architektur – Quaroni spricht von der spezifischen Natur römischen Bauens, vom römischen Maßstab, der menschlich und monumental zugleich ist, vom römischen Raum und von der römischen Farbe, die von der Atmosphäre und vom Licht lebt! – verfolgt der Autor die städtebauliche Entwicklung Roms seit den Anfängen in der Antike. Besondere Aufmerksamkeit widmet Quaroni dabei der Organisation der Tiberstadt, ihrer Einteilung in Regionen und Vici und deren Vorstehern (Curator, Denuntiatio, Vicomagistri) sowie den Hygiene oder städtebauliche Regelungen betreffenden Gesetzen, der Lex Julia Municipalis (45 v. Chr.) oder der von Strabon und Sueton überlieferten Lex Julia de modo aedificiorum, die zum Beispiel die Höhe der Häuser auf rund 20 m einschränkte. In einem weiteren Abschnitt entwirft Quaroni sodann ein breites Panorama der Entwicklung der Stadt unter den Päpsten der Renaissance und des Barocks, beginnend bei den Unternehmungen Nikolaus' V. und Sixtus' IV. in der zweiten Hälfte des Quattrocento, über die einschneidenden Maß-



1
Francesco Fontana oder Umkreis, Projekt der Vereinigung von Piazza Colonna und Montecitorio mit Marc-Aurel- und Antonius-Pius-Säule (Bologna)